

C) 3) Auschwitz et la violence de l'Histoire : l'échec des interprétations théologiques

Lorsque nous nous interrogeons sur la manière dont le 20^e siècle fait échouer les grands dispositifs de rationalisation, de légitimation de la violence dans l'Histoire, il est intéressant d'interroger, parallèlement aux stratégies *scientifiques* (Darwin) ou *philosophiques* (Marx), le cas des stratégies **religieuses**. Les grandes religions ont, elles aussi la tâche de donner un sens au monde et à l'Histoire, et elles doivent donc, elles aussi, donner un sens à la violence dans l'Histoire. Comment peut-on rendre raison *théologiquement* de la violence dans l'Histoire, de la violence *de* l'Histoire ?

Dans la tradition chrétienne, ce problème appartient à un champ plus général, qui est celui de l'existence du *mal* dans le monde. Le problème peut être formulé assez simplement, en prenant appui sur un cas particulier (mais emblématique) : comment un Dieu *bon*, un Dieu *d'amour*, qui par ailleurs est *Tout-Puissant*, a-t-il pu créer (et laisser perdurer) un monde dans lequel des enfants sont massacrés ?

Ce problème est à la fois très ancien (on le trouve dès les origines) et très présent (il est encore un enjeu-clé dans la naissance du Protestantisme au XVI^e siècle, dans le débat qui oppose Luther à Erasme) dans toute l'histoire de la théologie chrétienne. On le désigne généralement par la question de la « **Théodicée** » (c'est le nom de l'un des grands ouvrages de **Leibniz**, sans doute le plus grand penseur du XVII^e siècle) : comment expliquer le Mal dans la Création, comment éviter d'imputer à Dieu la **responsabilité** du Mal sur Terre ?

Cette question a trouvé un nouvel écho, et de nouveaux développements, suite à la Shoah. Notamment, bien sûr, dans la théologie juive – mais pas seulement. Comment *rendre raison* d'Auschwitz ? Comment *comprendre* la violence de la Shoah, dans un cadre théologique ? Là encore, nous allons voir qu'**Auschwitz tient en échec les procédures traditionnelles de justification de la violence dans l'Histoire**, et que les camps de concentration imposent une révision de certains concepts théologiques fondamentaux, à commencer par le concept même – de Dieu.

Pour traiter cette question, nous allons prendre appui sur **Hans Jonas**. Ce penseur présente, pour notre programme, un triple intérêt. D'une part, c'est un **penseur Juif** allemand, émigré en Palestine en 1935, revenu en 1943 en Europe pour combattre au sein de la brigade de volontaires juifs ; sa mère est morte au camp de concentration de Maïdanek. D'autre part, c'est un **philosophe**, qui fut l'élève de Husserl et de Heidegger, mais aussi du théologien Bultmann, dont il suivit les cours en compagnie d'**Hannah Arendt**. Il s'agit donc d'un penseur essentiel pour tenter de donner une interprétation *philosophique* du génocide Juif. Mais par ailleurs, Hans Jonas est principalement connu aujourd'hui pour son livre **Le Principe Responsabilité**, qui est sans doute l'ouvrage philosophique le plus important (par

les échos qu'il a suscités) pour la pensée **écologique** contemporaine. On trouve ainsi chez Jonas un double questionnement, que nous allons tenter d'articuler :

a) un questionnement théologico-philosophique cherchant à tirer les enseignements théologiques d'Auschwitz ; enseignement dont le principal est qu'**il est impossible de comprendre Auschwitz à la lumière des catégories théologiques traditionnelles** du judaïsme.

b) un questionnement scientifico-philosophique, cherchant à penser les défis auxquels le progrès des sciences et des techniques confronte l'homme ; le premier défi étant que ces progrès, au XX^e siècle, **rendent inapplicables les principes de l'éthique traditionnelle**. Il est impossible d'apporter des solutions aux problèmes éthiques que pose la technologie contemporaine, en restant dans le cadre de la morale traditionnelle.

Dans les deux cas, le XX^e siècle apparaît comme le théâtre d'événements qui « périment » les catégories de la pensée classique, qu'elle soit morale ou religieuse. Face à Auschwitz, le théologien doit forger une nouvelle théologie, il doit former un nouveau « concept de Dieu ». Face aux innovations technologiques, le philosophe doit forger une nouvelle éthique.

Si on ajoute à cela que Hans Jonas est également l'auteur d'une critique du philosophique du darwinisme et du marxisme... on voit à quel point il est pertinent pour notre programme.¹

a) *Auschwitz n'est pas interprétable dans les catégories traditionnelles du judaïsme*

Nous commençons par indiquer en quoi le « phénomène » Auschwitz (qui devient, chez l'auteur, un symbole de la Shoah), rend caduques les dispositifs classiques d'interprétation de la violence dans l'Histoire au sein du cadre théologique du judaïsme, et notamment ceux qui permettent de donner un sens aux persécutions vécues par les Juifs. Nous prenons, pour cela, appui sur le texte 1 du recueil.

Hans Jonas distingue deux dispositifs classiques d'interprétation, permettant de donner un sens aux violences subies par le Peuple juif durant l'Histoire :

– **l'infidélité** du Peuple juif envers l'Alliance conclue avec Dieu : c'est alors le principe de la faute / châtimement qui s'applique, les malheurs du peuple hébreu apparaissant comme une sanction divine

– le **témoignage** : les violences subies par les Justes portent jusqu'à son maximum d'intensité le témoignage religieux, notamment dans le cas des martyres.

¹ : Il est également, désormais, inscrit dans la liste des auteurs du programme de philosophie générale.

En mourant *pour* sa foi, le martyr fait resplendir la force de *ce au nom de quoi* il meurt, il montre que sa foi est à *l'épreuve* de toute souffrance.

Or pour Hans Jonas, ces deux dispositifs échouent totalement devant la réalité d'Auschwitz.

Il est absolument impossible « d'expliquer » la Shoah par une infidélité des membres du Peuple juif, l'extermination visant indistinctement *tous* les membres de la communauté, y compris ceux auxquels aucune faute ne saurait être imputée : les enfants. L'extermination ignore totalement les différences d'attitudes, d'enracinement religieux, de pratiques : elle élimine indifféremment le rabbin orthodoxe et le marchand éclairé, l'habitué du temple et le communiste convaincu. La seule « faute » imputable à tous, c'est celle... d'appartenir à la « race » juive, qu'elle soit ou non revendiquée. Comment serait-ce pour cette faute que les Juifs ont été châtiés ?

Il est absolument impossible de voir dans la Shoah une épreuve ayant permis aux Juifs de manifester la force de leur foi. Car, d'une part, les victimes des camps ne sont en rien des *martyres*, ayant *choisi* de mourir plutôt que de renoncer à leur foi ; et les camps n'ont en rien été l'occasion de magnifier la foi des « témoins » : soit ces « témoins » ont été anéantis avant d'avoir pu faire la moindre preuve d'un quelconque « engagement », soit ils ont été déshumanisés d'une façon telle qu'il est absolument impossible de voir dans les rescapés des camps des « témoins » d'une transcendance ou d'une foi indestructibles.

Les victimes de la Shoah ne sont ni des fautifs châtiés pour leur *manque* de foi, ni des héros morts *pour* leur foi : ce sont des hommes qui ont été massacrés indistinctement, sans considération de leur foi, sans l'avoir choisi, et sans avoir pu opposer de résistance à leur élimination ou à leur déshumanisation.

Il est donc impossible de « rendre raison » de la Shoah, de lui donner un sens, à la lumière des dispositifs qui permettent traditionnellement d'interpréter la violence à l'égard des Juifs dans l'Histoire. La mort des Juifs ne se laisse penser ni comme un châtement, ni comme un témoignage ; en réalité, pour Hans Jonas, elle ne se laisse pas penser *du tout*, si l'on s'en tient aux principes du judaïsme traditionnel. Face à Auschwitz, ce ne sont pas seulement leurs modèles d'interprétation de la persécution des Juifs dans l'Histoire que les Juifs doivent revoir : c'est **leur concept même de Dieu**.